

gamins les plus artistement déguenillés de nos faubourgs et carrefours ; les dits gamins courant au devant des chevaux en criant : Hourra ! Hourra pour mamzelle S. qu'a trouvé un mari ! C'est de mémoire d'homme ce qu'on a vu ici de plus pastoral et de plus champêtre. Il était écrit que je ne pourrais m'empêcher de figurer dans quelque farce solennelle. Madame McGill a eu la fantaisie de mettre au monde un fils dont on m'a fait promettre d'être le parrain ; je n'ai pu échapper cette fois-ci et j'ai dû aller, en compagnie de madame la générale Clitherow, promettre de donner au marmot l'exemple de la morale et des sentiments d'humanité. Voilà un petit drôle bien planté. Du reste c'était supportable car il n'y avait pas de canadien-français. On a baptisé le mioche Sydenham-Clitherow. Avec de pareils patrons il ne peut manquer de faire son chemin ; le général lui donnera la bravoure du soldat et moi la prudence du juif. Avec cela il ira loin.

Maintenant que nous avons parlé des choses les plus importantes qui me sont arrivées depuis ma dernière épître, causons un peu de bagatelles.

Il faut que vous soyez archi-fou, mon révérend protecteur, pour laisser sans rien dire ce Labouchère venir étourdiment jeter des bâtons dans les roues du char de mon état. Vous ne vous faites pas d'idée de l'épine que vous me mettez au pied en attaquant aussi brusquement le commerce de bois : Mais ne connaissez-vous donc plus nos marchands anglais ? Pensez-vous par hasard que ce soient des anges de loyauté, de dévouement et de soumission. Allez, vous seriez bien trompé, ce sont des hommes absolument comme nous-mêmes ; ils sacrifieront en tout temps les choses les plus saintes à leurs intérêts privés. Vous auriez dû prévoir tout cela car un bon politique juge les autres d'après lui-même, c'est-à-dire agit envers eux comme s'ils étaient de véritables brigands. C'est la base de la science. Faudra-t-il donc à votre âge que je vous donne des leçons, mon cher maître. Et cependant après m'avoir favorisé de toutes vos forces, voilà qu'au moment où je crois toucher au but de mes vœux constans vous venez m'arrêter court et me reculer plus que jamais. Si vous perdez cette colonie je m'en lave la conscience et c'est beaucoup dire. Ce n'en est pas moins mortifiant de voir tout mon ouvrage renversé. Je suis venu ici ; haï bien sincèrement de toute la classe mercantile qui voyait en moi un ennemi. Je parvins à la rassurer en lui donnant à croire que l'opium qu'elle m'accorderait lui assurerait à jamais ma protection et l'abandon de nos vues sur les bois russes, qu'en qualité de chefs de la nation la plus patriotique du monde nous devons préférer à ceux de nos propres sujets. Les marchands mirent de côté leurs répugnances, m'aiderent à bâtonner les canadiens qui ne veulent pas donner de bonne volonté dans mon panneau et voilà que pour le récompenser vous voulez les ruiner. Ce n'est pas humain ni rusé ; il fallait attendre mon départ pour parler de cela et reprendre ce que nous concertons depuis si long-temps. Je vais être obligé de changer maintenant toutes mes batteries. Voici à peu près comment je vais m'y prendre pour mettre le pays dedans avant d'en sortir :

Je calcule d'abord que tout ce que je veux de l'union c'est le paiement de la dette du Haut-Canada, car il est très-juste que nous soyons remboursés de nos avances ; vous avouerez de plus que ce pauvre Haut-Canada est bien assez malheureux d'avoir une pareille dette sur les épaules sans avoir encore à la payer ; il est donc seulement équitable que ce soit le Bas-Canada qui liquide cela ; il lui restera bien encore assez de fonds pour nous narguer, pour donner de l'éducation à ses enfants, entretenir décentement son clergé, soutenir ses pauvres et nous faire mentir quand nous disons : Ces arriérés, ces ignorants Canadiens. Or, partant de ce principe, vous concevez que maintenant que les